

DEUX MEILLEURS AMIS  
MENTEURS AMANTS ADDICTS  
UNE HISTOIRE D'AMOUR ULTIME



PRIX  
IRRÉSISTIBLE  
9,90 €

# ADDICTED TO YOU

KRISTA & BECCA RITCHIE

VERSÔ



**VERSÔ**

*un label dirigé par Glenn Tavenec*



**ADDICTED  
TO YOU**

## LES AUTRICES

Autrices best-seller du *New York Times*, Krista et Becca Ritchie sont jumelles – l'une nerd et l'autre geek – et partagent une passion commune pour l'écriture. Elles combinent leurs pouvoirs mentaux depuis l'enfance et n'ont jamais arrêté de raconter des histoires depuis. Elles adorent les superhéros, les personnages avec des faïlles et l'amour entre deux âmes sœurs. Leur série new romance *Addicted* est devenue culte pour des millions de lectrices à travers le monde.

### LA SÉRIE ADDICTED

Ordre de lecture recommandé :

ADDICTED TO YOU

Addicted, tome 1

*Mai 2025*

RICOCHET

Addicted, tome 2

*Juin 2025*

ADDICTED FOR NOW

Addicted, tome 3

*Juillet 2025*

KISS THE SKY

Spin-off : Calloway Sisters, tome 1

*Novembre 2025*

HOTHOUSE FLOWER

Calloway Sisters, tome 2

*Décembre 2025*

THRIVE

Addicted, tome 4

*Janvier 2026*

ADDICTED AFTER ALL

Addicted, tome 5

*Avril 2026*

FUEL THE FIRE

Calloway Sisters, tome 3

*Mai 2026*

LONG WAY DOWN

Calloway Sisters, tome 4

*Juin 2026*

SOME KIND OF PERFECT

Calloway Sisters, tome 5

*Août 2026*

Retrouvez le label **VERSO**  
sur les réseaux sociaux :



@verso\_romans

**KRISTA & BECCA RITCHIE**

# **ADDICTED TO YOU**

**TOME 1  
SÉRIE ADDICTED**

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Lauriane Crettenand

**VERSÔ**

*Un label des*  
**ÉDITIONS DU SEUIL**  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

Titre original : *Addicted To You*  
Initialement paru en autopublication en 2013,  
sous une forme différente, *Addicted to You* a été publié  
pour la première fois en 2022 par Berkley, un département  
de Penguin Random House LLC, États-Unis  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Lauriane Crettenand  
Design de couverture : Krista & Becca Ritchie  
© K. B. Ritchie, 2013  
Chapitre bonus, playlist bonus et fils de textos bonus :  
© Krista & Becca Ritchie, 2022

© Éditions du Seuil, sous la marque Verso, 2025,  
pour la présente édition

ISBN 978-2-38643-240-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Avertissements

Ce livre aborde des thématiques sensibles, notamment l'agression sexuelle, les violences verbales, la maltraitance et la négligence infantiles, l'addiction au sexe ainsi que l'alcoolisme. Ces sujets pouvant heurter certaines sensibilités, nous recommandons aux lecteurs de faire preuve de discernement avant de poursuivre leur lecture.



# Chapitre 1

**J**e me réveille. Tee-shirt sur un tapis à poils longs. Short jeté sur une commode. Et je crois bien que j'ai égaré ma culotte pour de bon. Quelque part entre les plis des draps, ou peut-être derrière la porte. Je ne me rappelle pas à quel moment je l'ai enlevée, ni même si c'est moi qui l'ai fait. C'est peut-être *lui* qui m'a déshabillée.

Je sens la chaleur me monter au cou quand je zieute l'apollon endormi, un blond avec une cicatrice le long du pelvis. Il se tourne légèrement, face à moi, et je me fige. Paupières toujours closes, il s'agrippe à l'oreiller, tout ensommeillé, embrassant presque le tissu blanc. Il laisse échapper des ronflements sonores, bouche ouverte, et la forte odeur d'alcool et de pizza pepperoni flotte tout droit jusqu'à moi.

*Pu-naise*, j'ai le don pour les choisir.

Je sors du lit avec maestria et fais le tour de sa chambre. J'enfile mon short noir – sans petite culotte, encore une de perdue pour un type qui restera anonyme. Quand je ramasse mon tee-shirt gris déchiré, presque en lambeaux, l'image floue de cette nuit s'éclaircit. J'ai passé le seuil de sa chambre et littéralement arraché

mes vêtements, à la Hulk en colère. Était-ce sexy, au moins ? Je fais la grimace. Sûrement assez pour qu'il couche avec moi.

Désespérée, je pêche un marcel décoloré par terre et le passe sur mes cheveux châtain mi-longs, les mèches toutes emmêlées et grasses. C'est à ce moment-là que je retrouve mon bonnet en laine. Bingo. Je mets ce petit enfoiré et décampé en vitesse.

L'étroit couloir est jonché de canettes de bière vides, et je trébuche sur une bouteille de Jack Daniel's remplie de salive noire et ce qui ressemble à un bonbon Jolly Rancher. Un montage photo d'étudiantes ivres décore la porte sur ma gauche – heureusement, ce n'est pas celle de la chambre dont je viens de sortir. J'ai manifestement réussi à éviter ce queutard de fraternité et à trouver un mec qui n'affiche pas ses conquêtes.

Je le savais, pourtant. J'avais juré d'arrêter les fraternités après mon dernier passage à Alpha Omega Zeta. Le soir où je suis arrivée dans le quartier des fraternités, AOZ organisait une soirée à thème. Sans le savoir, j'ai passé le porche voûté du bâtiment à quatre étages pour me prendre des seaux d'eau sur la tête, avec des types qui me scandaient d'arracher mon soutif. On aurait dit un Spring Break parti en vrille. Non que j'aie grand-chose à montrer de ce côté-là. Avant de convulser de gêne, j'ai plongé sous leurs bras, me suis faufilée entre leurs torsos, et j'ai trouvé du plaisir ailleurs avec d'autres personnes.

Des personnes qui ne m'ont pas donné l'impression d'être une vache qu'on juge.

Hier soir, j'ai enfreint une règle. Pourquoi ? J'ai un problème. Enfin, j'ai un tas de problèmes. Il se trouve que dire « non » est l'un d'entre eux. Quand Kappa Phi Delta a annoncé que Skrillex jouait dans son sous-sol, j'ai pensé que l'assistance serait un mélange de nanas de sororités et d'étudiants lambda. Je pourrais peut-être me dégoter un mec normal qui aimait la musique house. Au final, c'était majoritairement des gars de fraternités. *Beaucoup* de gars de fraternités. Qui s'attaquaient à quiconque avait deux seins et un vagin.

Et Skrillex n'est jamais venu. Il y avait juste un DJ naze et quelques amplis. Allez comprendre.

Des voix graves, *masculines*, résonnent contre les balustrades en marbre du balcon et de l'escalier, et mes pieds s'ancrent près du mur. Il y a des gens réveillés ? En bas ? Et merde.

Le *walk of shame* est une entreprise hasardeuse que j'aurais préféré éviter pendant mes quatre années d'université. Je rougis déjà. D'un rouge tomate intense. Je n'ai pas les joues roses toutes mignonnes. Juste des plaques d'éruption cutanée sur le cou et les bras comme si j'étais allergique à la gêne.

Les rires s'intensifient, et mon ventre se noue face à l'image cauchemardesque qui tourne dans mon esprit. Celle où je trébuché dans l'escalier et toutes les têtes se tournent vers moi. L'air surpris, ils se demandent lequel de leur « frère » a décidé de s'encanailler avec une nana émaciée et plate comme une planche à pain. Peut-être qu'ils me jetteront un os de poulet en me défiant de le manger.

Malheureusement, ça m'est arrivé en primaire.

Je bafouillerais certainement quelques mots inintelligibles jusqu'à ce que l'un d'eux ait pitié de mes taches léopard d'un rouge flamboyant et me fasse sortir par la porte comme un vieux déchet.

C'était une erreur (la fraternité, pas le sexe). Plus jamais je ne me laisserai embrigader à avaler des shots de tequila comme un aspirateur. La pression sociale. Ça existe vraiment.

Mes options sont limitées. Un escalier. Un destin. À moins qu'il ne me pousse des ailes et que je m'envole par la fenêtre du premier étage, je vais devoir affronter la marche de la honte. Je me faufile discrètement vers la coursive et envie soudain Voile, personnage d'un des comics que j'ai lus récemment. La jeune Avenger est capable de se vaporiser et de disparaître. Un pouvoir qui me serait bien utile, là maintenant.

Quand je pose le pied sur la marche du haut, on sonne à la porte. Je jette un coup d'œil par-dessus la rambarde. Une dizaine de mecs traînent sur des canapés en cuir, tous vêtus de différentes

versions de la combinaison short chino-polo. Le plus lucide s'auto-désigne pour aller ouvrir. Il arrive à se mettre sur ses deux pieds, ses cheveux bruns tirés en arrière, sa mâchoire si carrée qu'elle en est intimidante. Quand il ouvre la porte, je retrouve une lueur d'espoir.

*Yes ! C'est ma seule chance de filer sans être vue.*

Je profite de cette distraction pour descendre discrètement les marches, canalisant ma Voile intérieure. Quand j'arrive à mi-chemin, Mâchoire carrée s'appuie contre le chambranle de la porte, bloquant l'entrée.

– La fête est finie, mec.

Les mots semblent cotonneux dans sa bouche. Il laisse la porte se refermer à la figure du visiteur.

Je saute deux marches de plus.

La sonnette retentit de nouveau. Étrangement, le son semble plus agressif.

Mâchoire carrée grogne et tire sur la poignée, fort.

– Quoi ?

Un autre mec de la fraternité ricane et lance :

– Donne-lui une bière et dis-lui de se tirer.

Quelques marches supplémentaires. Je peux le faire. Je n'ai jamais été particulièrement chanceuse, mais j'imagine que j'ai droit à ma part.

Mâchoire carrée laisse sa main plantée sur le cadre, bloquant toujours le passage.

– Parle.

– Tu crois que je ne sais pas lire l'heure ou que je ne sais pas à quoi ressemble *le jour* ? Sans déc', je suis au courant que la soirée est terminée.

*Putain de... je connais cette voix.*

Je reste plantée aux trois quarts de l'escalier. La lumière du soleil se déverse par un espace minuscule entre le chambranle de la porte et le polo orange de Mâchoire carrée. Il serre les dents, prêt à claquer de nouveau la porte au nez de l'autre type, mais l'intrus pose sa main sur le battant et dit :

– J’ai laissé quelque chose ici hier soir.  
– Je ne me rappelle pas t’avoir vu.  
– J’étais là. (Une pause.) Pas longtemps.  
– On a une boîte d’objets trouvés, répond sèchement Mâchoire carrée. Qu’est-ce que c’est ?

Il s’écarte du châssis et fait un signe de tête à quelqu’un sur le canapé. Les autres regardent la scène comme si c’était une rediffusion de télé-réalité sur MTV.

– Jason, va chercher la boîte.

Quand je regarde de nouveau vers la porte, je vois le mec dehors. Il a les yeux rivés sur moi.

– Pas besoin, dit-il.

Je détaille ses traits. Cheveux châtain, courts sur les côtés, plus longs sur le dessus. Un corps assez musclé dissimulé par un Dockers délavé et un tee-shirt noir ras-du-cou. Des pommettes saillantes et des yeux couleur whisky. Loren Hale est un alcool fort et il ne le sait même pas.

Il remplit l’encadrement de la porte de sa carrure d’un mètre quatre-vingt-huit.

Et il me regarde, avec un mélange d’amusement et d’agacement qui fait tiquer les muscles de sa mâchoire. Les mecs de la fraternité suivent son regard et se concentrent sur la cible.

*Moi.*

Comme si je m’étais matérialisée comme par magie.

– Trouvée, dit Lo avec un sourire crispé, amer.

La chaleur me monte au visage, je me sers de mes mains comme de stores humains pour masquer ma honte pendant que je cours presque jusqu’à la porte.

Mâchoire carrée s’esclaffe comme s’il avait gagné leur épreuve de force.

– Ta copine est une traînée, mec.

Je n’en entends pas plus. L’air frais du mois de septembre emplit mes poumons, et Lo ferme la porte avec plus de force que

nécessaire. Je me recroqueville derrière mes mains, les presse contre mes joues brûlantes tandis que le film des événements défile dans mon esprit. Oh. Mon. Dieu.

Lo fond sur moi par-derrière, passe ses bras autour de ma taille. Il pose son menton sur mon épaule, se penchant un peu pour compenser ma petite taille.

– J’espère qu’il en valait la peine, murmure-t-il.

Son souffle chaud me chatouille le cou.

– La peine de quoi ?

Mon cœur me noue la gorge ; sa proximité me tente et me trouble. Je peine à faire avancer mes pieds, et plus encore à avoir les idées claires.

– Ton premier *walk of shame* dans une fraternité. Comment tu te sens ?

– Honteuse.

Il dépose un petit baiser sur mon crâne et se détache de moi pour avancer.

– Magne, Calloway. J’ai laissé ma boisson dans la voiture.

J’écарquille les yeux quand je comprends ce que ça veut dire, oubliant peu à peu les horreurs qui viennent de se produire.

– Tu n’as pas pris le volant, si ?

Il me lance un regard disant : *Sérieusement, Lily ?*

– Puisque ma Sam habituelle n’était pas dispo – il hausse les sourcils d’un air accusateur –, j’ai appelé Nola.

Il a appelé ma chauffeuse personnelle. Je ne demande pas pourquoi il a décidé de faire l’impasse sur son propre chauffeur, qui le trimballerait volontiers dans tout Philadelphie. Anderson a la langue bien pendue. Au collège, après une soirée chez Chloe Holbrook, Lo et moi avons peut-être parlé des drogues passées de main en main dans le manoir de sa mère. Les conversations de banquette arrière devraient être considérées comme privées entre les personnes présentes dans la voiture. Anderson ne devait pas avoir connaissance de cette règle tacite, car le lendemain, nos chambres

ont été fouillées, en quête de produits illégaux. Heureusement, la femme de ménage a oublié de chercher dans la fausse cheminée où je cache ma boîte à jouets interdite aux moins de dix-huit ans.

On s'en est tirés sans encombre et en ayant appris une leçon importante. Ne jamais faire confiance à Anderson.

Je préfère ne pas faire appel au service voiturier familial pour ne pas m'enfoncer encore plus entre leurs griffes, mais parfois, Nola est une nécessité. Comme aujourd'hui. Quand je suis en petite gueule de bois et incapable de conduire l'éternellement ivre Loren Hale.

Il m'a adoubée conductrice sobre personnelle et refuse de donner sa thune à la moindre compagnie de taxis depuis que nous avons failli nous faire agresser dans l'un d'eux. On ne l'a jamais raconté à nos parents. On ne leur a jamais dit qu'on avait échappé à quelque chose d'horrible. Principalement parce qu'on avait passé cet après-midi-là dans un bar avec des fausses cartes d'identité. Lo s'est enquéillé plus de whisky qu'un homme adulte. Et j'ai baisé dans des toilettes publiques pour la toute première fois. Nos indécentes sont devenues nos rituels, et nos familles n'avaient pas besoin de le savoir.

Mon Escalade noire est garée au bord du trottoir de la rue des fraternités. Des maisons à plusieurs millions de dollars s'y alignent, chacune surpassant l'autre en taille de colonnes. Des verres en plastique rouge jonchent le jardin le plus proche, un fût renversé tristement étalé dans l'herbe. Lo marche devant moi.

– Je ne pensais pas que tu viendrais, je dis, contournant une flaque de vomi sur la route.

– J'ai dit que je viendrais.

Je pouffe.

– Ce n'est pas toujours vérifié.

Il s'arrête près de la portière de la voiture, les vitres trop teintées pour voir Nola qui attend sur le siège conducteur.

– Ouais, mais c'est Kappa Phi Delta. T'en baises un et ils veulent tous ton cul. J'en ai des cauchemars.

Je grimace.

– De moi qui me fais violer ?

– C'est pour ça qu'on appelle ça des *cauchemars*, Lily. C'est pas censé être agréable.

– Eh bien, c'est certainement ma dernière expédition dans une fraternité pour dix ans, ou au moins jusqu'à ce que j'oublie cette matinée.

La fenêtre conducteur descend. Les boucles noires de Nola caressent son visage en forme de cœur.

– Je dois aller chercher Mlle Calloway à l'aéroport dans une heure.

– On sera prêt dans une minute, je lui dis.

La vitre remonte, la faisant disparaître.

– Quelle Mlle Calloway ? demande Lo.

– Daisy. La Fashion Week vient de se terminer à Paris.

Ma petite sœur a poussé du jour au lendemain jusqu'à un ahurissant mètre quatre-vingts, et avec sa silhouette de rail de chemin de fer, elle rentre dans le moule de la haute couture. Ma mère a tout de suite exploité la beauté de Daisy. La semaine suivant son quatorzième anniversaire, elle avait signé avec l'agence de mannequins IMG.

Les doigts de Lo tressautent le long de son corps.

– Elle a quinze ans et est certainement entourée de top models plus âgées qui se tapent des lignes aux toilettes.

– Je suis sûre qu'ils ont envoyé quelqu'un avec elle.

Je hais ne pas connaître les détails. Depuis mon arrivée à l'université de Pennsylvanie, j'ai pris l'habitude impolie d'esquiver les appels et les visites. Me dissocier de la famille Calloway est devenu bien plus facile une fois entrée à la fac. J'imagine que c'était écrit d'avance pour moi. Je repoussais tout le temps les limites de mon couvre-feu et passais peu de temps en compagnie de ma mère et de mon père.

– Je suis content de ne pas avoir de frères et sœurs, dit Lo. Francement, tu en as assez pour moi.

Je n'ai jamais considéré qu'avoir trois sœurs était une grosse couvée, mais une famille de six personnes attire effectivement une certaine attention.

Il se frotte les yeux avec lassitude.

– Bon, j'ai besoin d'un verre, on y va.

Je prends une profonde inspiration, sur le point de poser une question que nous avons tous les deux éludée jusqu'à présent.

– On fait semblant aujourd'hui ?

Avec Nola, c'est toujours à pile ou face. D'un côté, elle n'a jamais trahi notre confiance. Pas même en seconde quand j'ai mis la banquette arrière de la limousine à profit pour me taper un joueur de football américain de dernière année. L'écran de séparation était levé, Nola ne pouvait pas nous voir, mais il a grogné un peu trop bruyamment et j'ai tapé contre la portière un peu trop fort. Évidemment qu'elle a entendu, mais elle ne m'a jamais dénoncée.

Le risque qu'elle nous trahisse un jour est réel. L'argent délie les langues et, malheureusement, nos pères nagent dedans.

Cela ne devrait me faire ni chaud ni froid. J'ai vingt ans. Je suis libre d'avoir des relations sexuelles. Libre de faire la fête. Vous savez, toutes les choses attendues d'étudiants majeurs. Mais ma longue liste de secrets inavouables (genre *vraiment* inavouables) pourrait créer un scandale dans le cercle d'amis familial. L'entreprise de mon père n'apprécierait pas ce genre de publicité. Pas le moins du monde. Si ma mère avait vent de mon sérieux problème, elle m'enverrait en cure de désintox et chez le psy jusqu'à ce que je sois remise sur le droit chemin. Je ne veux pas être remise sur le droit chemin. Je veux juste vivre ma vie et nourrir mon appétit. Il se trouve juste que mon appétit est sexuel.

Et puis, les fonds qui me sont destinés disparaîtraient comme par magie à la vue de mon inconvenance. Je ne suis pas prête à renoncer à l'argent qui paie mon éducation. La famille de Lo est tout aussi implacable.

– On fait semblant, me répond-il. Viens, mon cœur. (Il me donne une tape sur les fesses.) En voiture.

Je m'arrête à peine sur son usage fréquent de *mon cœur*. Au collège, je lui ai dit que je trouvais ce terme affectif hyper sexy. Depuis, Lo se l'est approprié.

Je le dévisage, et il me fait un large sourire.

– Ta marche de la honte t'a paralysée ? demande-t-il. Il faut que je te porte pour monter dans l'Escalade ?

– Ce n'est pas nécessaire.

C'est difficile de ne pas répondre à son sourire en coin. Lo se penche délibérément vers moi pour me taquiner et glisse une main dans la poche arrière de mon jean.

– Si tu ne te sors pas de cet état, je vais te faire tourner sur toi-même. Fort.

Ma poitrine se comprime. Oh là là... Je me mords la lèvre, m'imaginant sous la couette avec Loren Hale. La première fois remonte à trop longtemps pour que je m'en souvienne correctement. Je secoue la tête. *Ne t'engage pas là-dedans*. Je me retourne pour ouvrir la portière et grimper dans la voiture, mais je suis frappée par une énorme prise de conscience tout à coup.

– Nola est venue dans le quartier des fraternités sur le campus... Je suis morte. OhMonDieu. Je suis morte.

Je me passe les deux mains dans les cheveux et me mets à haleter comme une baleine échouée. Je n'ai aucune raison valable d'être ici à part que je cherchais un mec avec qui coucher. Et c'est la réponse que j'essaie d'éviter. D'autant que nos parents pensent que Lo et moi sommes dans une relation sérieuse – une relation qui a réformé ses habitudes de soirées dangereuses et l'a transformé en jeune homme dont son père peut être fier.

Venir me chercher à une soirée étudiante avec une haleine de whisky n'est pas ce que son père veut pour son fils. Ce n'est *pas* une chose qu'il approuverait, ni même accepterait. D'ailleurs, il hurlerait certainement sur Lo et le menacerait de le priver de ses

fonds, lui aussi. À moins que nous ne voulions dire adieu aux petits luxes de notre héritage, nous devons faire semblant d'être ensemble. Et faire semblant d'être deux êtres humains parfaitement fonctionnels et parfaitement sains.

Même si nous ne le sommes pas. Loin de là. Mes bras se mettent à trembler.

Lo pose ses mains sur mes épaules.

– Holà ! Détends-toi, Lil. J'ai dit à Nola que tu étais au brunch d'anniversaire d'un ami. Tout va bien.

J'ai toujours l'impression que ma tête va partir à la dérive, mais au moins, c'est mieux que la vérité. *Eh, Nola, on doit aller chercher Lily dans une fraternité parce qu'elle a eu un coup d'un soir avec un tocard.* Elle regarderait Lo, attendant une crise de jalousie. Il ajouterait : *Ah, ouais, non, je ne suis son petit ami que quand c'est nécessaire. On t'a bien eue !*

Lo sent mon angoisse. Il me serre les épaules.

– Elle ne le saura pas.

– Tu es sûr ?

– Oui, dit-il avec une certaine impatience.

Il se glisse dans la voiture, je le suis. Nola enclenche une vitesse.

– Je vous ramène au Drake, mademoiselle Calloway ?

Après des années à lui demander de m'appeler comme elle veut, même *petite fille* (bizarrement, je pensais que cela la pousserait à laisser tomber cette mascarade, mais je crois que je n'ai fait que l'offenser), j'ai arrêté d'essayer. Je jurerais que mon père la paie davantage pour cette formalité.

– Oui, je dis, et elle prend le chemin de la résidence.

Lo boit un thermos, et bien qu'il prenne de grandes goulées, je suis certaine qu'il ne contient pas de café. Je trouve une canette de soda dans le compartiment glacière central et l'ouvre. Le liquide gazeux apaise mon estomac agité.

Lo passe un bras autour de mon épaule, et je me laisse aller contre son torse musclé.

Nola lance un coup d'œil dans le rétroviseur.

– M. Hale n'était pas invité au brunch d'anniversaire ? me demande-t-elle.

Elle veut se montrer aimable, mais chaque fois qu'elle passe en mode interrogation, ça me fait stresser et ça me rend parano.

– Je ne suis pas aussi populaire que Lily, répond Lo pour moi.

Il a toujours été bien meilleur menteur que moi. Je mets ça sur le compte de son état d'ivresse permanent. Je serais une Lily bien plus sûre d'elle si je descendais du bourbon toute la journée.

Nola rit, son ventre dodu touchant le volant à chaque gloussement.

– Je suis sûr que vous êtes aussi populaire que Mlle Calloway.

N'importe qui (y compris Nola, apparemment) partirait du principe que Lo a des amis. Sur l'échelle de la beauté, il est entre chanteur star d'un groupe de rock qu'on a envie de baiser et mannequin défilant pour Burberry et Calvin Klein. Il n'a jamais fait partie d'un groupe de musique, mais une agence de mannequins l'a repéré un jour et lui a proposé une campagne Burberry. Ils ont retiré leur offre après l'avoir vu boire une bouteille de whisky déjà presque vide directement au goulot. L'industrie de la mode aussi a des principes.

Lo devrait avoir des tonnes d'amis. Surtout du genre féminin. En général, les filles accourent. Mais elles ne restent pas longtemps.

La voiture descend une autre rue, et je compte les minutes dans ma tête. Lo oriente son corps vers moi pendant que ses doigts effleurent mon épaule nue, presque amoureuxment. Je croise brièvement son regard, mon cou brûlant quand ses yeux intenses se plantent dans les miens. Je déglutis péniblement et essaie de ne pas briser notre lien. Puisque nous sommes censés sortir ensemble, je ne devrais pas avoir peur de ses yeux ambre, comme une fille gênée et maladroite.

Lo dit :

– Charlie joue du saxo ce soir au Eight Ball. Il nous a invités à y aller.

– Je n’ai rien de prévu.

*Mensonge.* Une nouvelle boîte a ouvert au centre-ville, le Blue Room. Littéralement, il paraît que tout est bleu à l’intérieur. Même les boissons. Hors de question que je passe à côté d’une occasion de baiser dans des chiottes bleues. Sur une lunette de toilettes bleue, avec un peu de chance.

– Alors banco.

Le silence (du genre gênant) s’épaissit après que ses mots se dissipent dans l’air. En temps normal, je lui parlerais du Blue Room et de mes intentions sulfureuses pour la soirée, pour qu’on puisse s’organiser, comme je suis sa Sam. Mais dans cette voiture censurée, il est plus difficile de parler de ce genre de choses.

– Le frigo est rempli ? Je meurs de faim.

– Je viens d’aller faire les courses, me dit-il.

Je plisse les yeux, me demandant s’il ment pour jouer le rôle du bon petit ami ou s’il est vraiment allé chez Whole Foods. Mon ventre gargouille. Au moins, on sait tous que je n’ai pas menti.

Sa mâchoire se contracte, ça l’agace que je ne sache pas faire la différence entre la vérité et un bobard. D’habitude, j’y arrive, mais il est tellement nonchalant que les limites se brouillent.

– J’ai acheté de la tarte au citron meringuée. Ton dessert préféré.

J’ai un haut-le-cœur intérieur.

– Tu n’aurais pas dû.

*Non, tu n’aurais vraiment pas dû.* Je déteste la tarte au citron meringuée. Manifestement, il veut faire croire à Nola qu’il est un petit ami modèle, mais la seule petite copine que Loren Hale traitera bien dans sa vie est sa bouteille de bourbon.

Nous nous arrêtons à un feu rouge, à quelques rues seulement de la résidence. Je sens le goût de la liberté, et le bras de Lo me fait plus l’effet d’un poids que d’un membre réconfortant sur mes épaules.

– Était-ce un événement décontracté, mademoiselle Calloway ? demande Nola.

*Quoi ? Oh... merde.* Ses yeux se rivent sur le débardeur que j'ai ramassé par terre dans la chambre du mec. Taché de Dieu sait quoi.

– Euh, j-je, je bégaie.

Lo se raidit à côté de moi. Il attrape son thermos et le siphonne.

– J-j'ai renversé du jus d'orange sur mon haut. C'était très gênant.

Était-ce vraiment un mensonge ? Mon visage rougit de manière incontrôlable et, pour la première fois, j'accueille volontiers les plaques rouges. Nola m'adresse un regard compatissant. Elle me connaissait déjà quand j'étais trop timide pour réciter le serment d'allégeance en maternelle. Cinq ans et déjà timorée. Cela résume bien mes premières années d'existence.

– Je suis certaine que ce n'était pas si affreux, me rassure-t-elle.

Le feu passe au vert et elle reporte son attention sur la route.

Indemnes, nous arrivons au Drake, un imposant bâtiment en brique marron qui se dresse au cœur de la ville. L'immeuble de trente-trois étages héberge des milliers de personnes et s'étrécit en triangle au sommet. Avec des influences du baroque espagnol, on dirait un mix entre une cathédrale espagnole et un vieil hôtel classique de Philly.

Je l'aime assez pour l'appeler mon foyer.

Nola nous dit au revoir et je la remercie avant de descendre de l'Escalade. À peine mes pieds ont-ils touché le trottoir que Lo me prend par la main. De l'autre, il passe ses doigts sur la surface lisse de mon cou, ses yeux suivant la ligne de ma clavicule. Il pose ses mains sur les trous du marcel, touchant mes côtes dénudées et cachant mes seins aux passants.

Il m'observe attentivement. Et mon cœur accélère.

– Elle nous regarde ? je murmure, me demandant pourquoi il a soudain l'air de vouloir me dévorer.

*Cela fait partie du mensonge, je me rappelle. Ce n'est pas réel.*

Ça semble réel. Ses mains sur moi. Sa chaleur sur ma peau douce.

Il passe sa langue sur sa lèvre inférieure et se penche pour chuchoter :

– À cet instant, je suis à toi.

Il glisse ses mains à travers les trous des bras de mon haut et les pose sur mes omoplates.

Je retiens mon souffle et me fige. Je suis une véritable statue.

– Et en tant que petit ami, murmure-t-il, je déteste partager.

Puis il me mordille le cou avec espièglerie. Je lui donne une tape sur le bras mais succombe à ses taquineries.

– Lo ! je m'écrie, mon corps se tortillant sous ses dents qui pincent légèrement ma peau.

Soudain, ses lèvres se referment, elles embrassent, sucent le bas de mon cou, puis remontent. Les membres tremblants, je m'accroche à sa ceinture. Il sourit entre chaque baiser, sachant l'effet que cela me fait. Il presse ses lèvres contre ma mâchoire... le coin de ma bouche... marque une pause. Et je me retiens de le prendre dans mes bras pour finir le travail.

Puis il glisse sa langue dans ma bouche et j'oublie qu'il s'agit d'un simulacre et crois, juste pour cet instant, qu'il est vraiment à moi. Je lui rends son baiser, un gémissement dans la gorge. Ce son semble l'encourager et il se fait plus pressant, plus dur, plus brutal. *Oui*.

Puis j'ouvre les yeux et remarque l'absence de l'Escalade le long du trottoir. Nola est partie. Je ne veux pas que ça s'arrête, mais je sais qu'il le faut. Je mets donc fin au baiser la première, portant ma main à mes lèvres enflées.

Sa poitrine se soulève et s'abaisse lourdement, il me regarde un long moment, sans me lâcher.

Je dis :

– Elle est partie.

Je déteste ce que mon corps désire si ardemment. Je pourrais aisément passer une jambe autour de sa taille et le plaquer contre l'immeuble. Mon cœur palpète, tout excité à cette idée. Je ne suis pas indifférente à ces yeux ambrés si chauds, même s'ils

appartiennent à un alcoolique fonctionnel comme Lo. Engageants, luisants, intenses. Qui semblent crier *baise-moi !* Qui me torturent pour l'éternité.

Quand je prononce ces mots, sa mâchoire se crispe. Lentement, il retire ses mains de mon corps et se frotte la bouche. La tension s'étire entre nous, et mon bas-ventre me dit de me jeter sur lui comme un petit tigre de Bengale. Je ne peux pas. Parce que c'est Loren Hale. Parce que nous avons un système qui ne doit pas être perturbé.

Au bout d'un long moment, il a un déclic, horrifié.

– Dis-moi que tu n'as pas sucé ce gars.

*Oh mon Dieu.*

– Je... euh...

– Bordel, Lily.

Il s'essuie la langue avec ses doigts, vide ce qui reste dans sa flasque d'un geste théâtral et se gargarise avec le liquide avant de le cracher au sol.

– J'ai oublié. (Je grimace.) Je t'aurais prévenu...

– Bien sûr.

– Je savais pas que t'allais m'embrasser ! j'essaie de me défendre.

*Sinon j'aurais cherché du dentifrice dans la salle de bains de la fraternité.*

*Ou du bain de bouche.*

– On est ensemble, répond-il. Bien sûr que je vais t'embrasser, bordel.

Sur ce, il empoche sa flasque et rive son regard sur l'entrée du Drake. Puis il se retourne vers moi et marche vers l'immeuble à reculons.

– Je te retrouve à l'intérieur. Tu sais, dans *notre* appartement. Que *nous* partageons, en tant que *couple*. (Il me lance ce sourire amer.) Ne tarde pas trop, mon cœur.

Il me fait un clin d'œil. Et une part de moi fond complètement en guimauve. L'autre part est juste paumée.

Déchiffrer les intentions de Lo me donne la migraine. Je le suis,

essayant de deviner ce qu'il ressent vraiment. Était-ce factice ? Ou réel ?

Je chasse mes doutes. Cela fait trois ans que nous entretenons une *fausse* relation. Nous vivons ensemble. Il m'a entendue jouir dans la chambre voisine. Je l'ai vu dormir dans son vomi. Et même si nos parents croient que nous ne sommes qu'à un pas des fiançailles, nous ne coucherons plus jamais ensemble. C'est arrivé une fois, et c'est suffisant.

## Chapitre 2

---

J'inspecte le contenu du frigo. Des bouteilles de champagne et de rhum de grandes marques occupent la majeure partie de l'espace. J'ouvre un bac et découvre un pauvre sachet de bâtonnets de carottes. En tant que nana qui brûle régulièrement des milliers de calories en ondulant sur des pelvis, j'ai besoin de protéines. J'ai reçu suffisamment de commentaires mesquins sur ma silhouette émaciée pour avoir envie d'un peu de gras sur les côtes. Les filles peuvent être cruelles.

– J'arrive pas à croire que t'aies menti pour les courses, je dis, irritable.

Je claque la porte du frigo et me hisse sur le plan de travail. Bien que le Drake se revendique bâtiment historique, l'intérieur est très moderne. Appareils électroménagers blancs et alu. Plans de travail blancs. Plafonds et murs blancs. Sans nos meubles en tissu rouges et gris et notre déco à la Andy Warhol, on aurait l'impression de vivre dans un hôpital.

– Si j'avais su que je ferais un arrêt dans l'allée des Gros Glands, je t'aurais pris un bagel chez Lucky's.

Je le fusille du regard.

– Tu as mangé ce matin ?

Il m'adresse un regard semblant dire à *ton avis*.

– Un burrito de petit-déj.

Il me pince le menton, toujours bien plus grand que moi quoique je sois perchée sur le meuble.

– Ne sois pas si morose, ma chère. J'aurais pu y rester et te laisser te démerder pour rentrer. Tu veux qu'on revienne en arrière ?

– Oui, comme ça pendant que tu me laisses m'échapper de la fraternité, tu peux aller faire les courses comme tu as dit l'avoir fait à Nola.

Il pose ses mains de chaque côté de mes hanches. Je retiens mon souffle.

– J'ai changé d'avis. Je n'aime pas cette réalité-ci.

J'ai envie qu'il se penche... mais non, il recule et attrape des bouteilles d'alcool dans les placards.

– Il faut que Nola croie que je te nourris, Lil. Tu fais un peu squelettique. Quand tu respirez, je vois presque tes côtes.

Les *garçons* peuvent être cruels. Il verse une lampée de whisky dans un verre carré posé à côté de moi.

Je retrousse les lèvres et ouvre un placard au-dessus de sa tête. Quand je claque la porte, il sursaute et se renverse du whisky sur les mains.

– *La vache*. (Il trouve un torchon pour éponger la mare d'alcool.)

M. Kappa Phi Delta n'a pas fait son travail ?

– C'était correct.

– Correct, répète Lo, haussant les sourcils. Pile ce que tout mec rêve d'entendre.

Des plaques rouges apparaissent sur mes bras dénudés.

– Tes coudes rougissent, dit-il avec un sourire grandissant pendant qu'il se ressert. On dirait Violette chez Willy Wonka, sauf que toi c'est une cerise magique que tu as mangée.

Je ronchonne.

– Arrête de parler de bouffe.

Il se penche, et je me raidis. *Oh...* Non, au lieu de me prendre dans ses bras – ce que j’imagine dans un moment de faiblesse –, il effleure ma jambe nue pour récupérer son portable sur le chargeur sans fil. Je me fige de nouveau. Ce contact ne le décontenance pas le moins du monde, alors qu’excitation et envie tourmentent mes entrailles. S’il était un inconnu au visage criblé d’acné, je ressentirais la même chose. Peut-être.

*Peut-être pas.*

Mon fantasme vacille : Lo laisse ses doigts sur mon genou. Il se penche brusquement au-dessus de moi, me prenant au piège de son corps. Mon dos se cambre contre les placards...

– Je commande une pizza si tu vas prendre une douche. Tu pues le sexe, et ma tolérance aux relents d’un inconnu arrive à bout.

Mon excitation dégringole, mon fantasme disparaît comme par magie pour laisser place à la réalité. Ça m’agace de nous avoir imaginés dans une situation impudique, Lo et moi, car quand je reviens à moi, il se tient à quelques centimètres à peine de mon visage, et je me demande s’il le voit.

Je l’observe pendant qu’il sirote son whisky. Après un moment de silence prolongé, il fronce les sourcils et me regarde de travers, l’air de dire *sérieux* ?

– Il faut que je me répète ?

– Quoi ?

Il lève les yeux au ciel et prend une grande gorgée de son breuvage, sans faire la moindre grimace quand l’âcreté de l’alcool lui glisse dans la gorge.

– Toi, douche. Moi, pizza. Tarzan mange Jane.

Il me mord l’épaule.

Je me recule.

– Tu veux dire Tarzan *aime* Jane ?

Je saute du comptoir pour aller me débarrasser des odeurs de fraternité qui me collent à la peau. Lo secoue la tête, l’air moqueur.

– Pas ce Tarzan.

– L'alcool te rend méchant, je lance avec désinvolture.

Il lève son verre pour acquiescer et je remonte le couloir à pas feutrés. Notre trois pièces spacieux fait office de « nid d'amour ». Faire semblant d'être ensemble depuis trois ans n'a pas toujours été simple, d'autant que nous avons amorcé cette ruse en dernière année de lycée. Quand nous avons décidé d'aller à la même université, ce sont nos parents qui ont proposé que nous nous installions ensemble. Ils ne sont pas du genre conservateur, mais quand bien même, je doute qu'ils comprendraient ou cautionneraient mon train de vie, à coucher avec plus de mecs qu'il ne convient pour une jeune femme.

Ma mère s'est appuyée sur l'expérience de ma sœur aînée à la fac comme bonne raison de cohabiter avec mon « petit ami ». La colocataire de Poppy faisait venir des amis à toute heure du jour et de la nuit, même pendant les semaines d'examens, et elle laissait ses fringues sales (y compris ses culottes) sur la chaise de bureau de ma sœur. Son attitude indélicate a suffi pour que ma mère me choisisse un logement hors campus et pousse pratiquement Lo dans ma chambre.

Ça s'est bien goupillé, dans l'ensemble. Je me rappelle avoir senti un poids se lever de ma poitrine une fois que les portes se sont refermées derrière ma famille. Qui me laissait seule. Tranquille.

Je me rends dans ma minuscule salle de bains et me dandine pour retirer mes vêtements. Une fois sous la douche brûlante, je soupire. L'eau chasse l'odeur et la crasse, mais mes péchés restent. Les souvenirs ne disparaissent pas, et j'essaie coûte que coûte de ne pas penser à ce matin. À mon réveil. J'adore le sexe. C'est tout ce qui suit que je n'ai pas encore vraiment réglé.

Je fais gicler du shampooing dans ma main et le fais mousser dans mes boucles châtaines, coupées court. Parfois, j'imagine l'avenir. Loren Hale travaille pour l'entreprise de son père figurant au classement Fortune 500, vêtu d'un costume ajusté dont le col l'étouffe. Il est triste. Je ne le vois jamais sourire dans mes futurs imaginaires. Je ne saurais pas comment le rectifier. Qu'aime Loren Hale ? Le

whisky, le bourbon, le rhum. Que pourrait-il bien faire après l'université ? Je ne vois rien.

Heureusement que je ne suis pas diseuse de bonne aventure.

Je m'en tiendrai à ce que je connais. Le passé – quand Jonathan Hale emmenait Lo à des parties de golf informelles avec mon père. Moi à ses côtés. Ils discutaient des mêmes sujets qui les occupent toujours. Actions, projets, placements de produits pour leurs marques déposées respectives. Lo et moi jouions à Star Wars avec nos clubs de golf, et ils nous rouspétaient quand je blessais Lo aux côtes, maniant mon sabre laser n'importe comment et frappant trop fort.

Lo et moi aurions pu être meilleurs amis ou ennemis. On se voyait tout le temps. Dans des salles d'attente de conférences barbantes. Dans des bureaux. À des bals de charité. À notre école privée. Et maintenant à la fac. Ce qui aurait pu devenir une simple relation d'enfants avec des taquinerie constantes s'est transformé en quelque chose de plus clandestin. Nous partagions tous nos secrets, formant un club composé de deux membres. Ensemble, nous avons découvert les superhéros dans une petite boutique de comics de Philadelphie. Quelque chose dans les aventures galactiques de Havok et les voyages dans le temps de Nathaniel Grey ont résonné en nous. Parfois, même Cyclope et Emma Frost ne pouvaient résoudre nos problèmes, mais ils sont toujours là, à nous rappeler une époque plus innocente. Une époque où Lo ne picolait pas et où je ne couchais pas à droite à gauche. Ils nous permettent de repenser à ces moments doux et purs, et je m'y replonge volontiers.

Je finis de débarrasser mon corps de la débauche de cette nuit et glisse mes bras dans une robe de chambre en tissu-éponge. Je la noue autour de ma taille et retourne dans la cuisine.

– Pizza ? je demande en voyant les plans de travail vides.

Techniquement, ils sont tout sauf vides, mais je suis tellement désensibilisée aux bouteilles d'alcool de Lo qu'elles pourraient être invisibles ou faire partie des appareils électroménagers.

– Elle arrive. Arrête de me faire ces yeux de biche. On dirait que tu vas te mettre à pleurer.

Il s'appuie contre le frigo et je zieute inconsciemment la fermeture éclair de son jean. J'imagine son regard sur la ceinture de ma robe de chambre. Je ne lève pas les yeux, au risque de gâcher cette image.

– C'est quand, la dernière fois que tu as mangé ?

– Je ne sais pas trop.

Je n'ai qu'une seule idée en tête, et elle ne concerne pas l'alimentation.

– Ce n'est pas rassurant, Lil.

– Je mange, je me défends – médiocrement.

Je le vois m'enlever ma robe de chambre dans mon fantasme. Peut-être devrais-je la laisser tomber pour lui. *NON ! Ne fais pas ça, Lily.* Je finis par lever les yeux et il me regarde avec tant d'attention que mon visage se met aussitôt à chauffer.

Il sourit et boit. Puis il baisse son verre et se lèche les lèvres.

– Tu veux que je le déboutonne, mon cœur, ou j'attends que tu te mettes à genoux d'abord ?

Je reste bouche bée, mortifiée. Il a vu clair dans mon jeu. Je ne suis tellement pas discrète !

De sa main libre, il fait passer le bouton dans le trou et descend lentement la fermeture éclair, révélant l'élastique de son boxer noir. Il me regarde inspirer et expirer, ma respiration irrégulière et sporadique. Puis il retire ses mains de son jean et pose ses coudes sur le plan de travail.

– Tu t'es lavé les dents ?

– Arrête, je lui dis, la voix bien trop rauque. Tu me tues.

Sérieusement, *tout* mon corps, pas seulement mes poumons, est en hyperventilation.

Sa mâchoire se bloque. Il pose son verre puis remonte sa braquette et la reboutonne.

J'avale péniblement ma salive et grimpe sur le tabouret de bar, nerveuse. Je passe mes doigts tremblants dans mes cheveux

mouillés, tout emmêlés. Pour arrêter de bloquer sur ce moment, je fais comme si ce n'était jamais arrivé et reprends notre conversation précédente.

– C'est un peu difficile de m'empiffrer alors qu'on n'a jamais de bouffe ici.

On mange dehors *beaucoup* trop souvent.

– Je crois que tu n'as aucun mal à t'empiffrer, dit-il, seulement c'est pas de la bouffe que tu t'enfiles.

Je me mords les lèvres et lui fais un doigt. Ces mots seraient plus blessants de la bouche de n'importe qui d'autre. Lo a son propre vice, au creux de sa main. Tout le monde peut le voir, et quand je regarde tour à tour son visage et son verre, son sourire narquois se durcit. Il le porte à ses lèvres et me tourne le dos.

Je ne parle jamais de *sentiments* avec Lo. De ce que ça lui fait de me voir rentrer tous les soirs avec un mec différent. Et lui ne me demande pas ce que ça me fait de le voir se noyer dans l'oubli. Il étouffe son jugement et je réprime le mien, mais notre silence instaure une tension entre nous, à laquelle on ne peut pas échapper. Elle est parfois si raide que j'ai envie de crier. Mais je garde ce cri en moi. Je prends sur moi. Chaque commentaire entamant nos addictions fracture le système mis en place. Celui où nous vivons tous deux libres de faire ce que bon nous semble. Moi, à coucher avec n'importe qui. Lui, à boire vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

L'interphone sonne. Pizza ? J'affiche un grand sourire et me dirige vers le haut-parleur dans l'entrée. J'appuie sur le bouton.

– Oui ?

– Mademoiselle Calloway, vous avez de la visite. Je la fais monter ? demande l'agente de sécurité.

– Qui est-ce ?

– Votre sœur, Rose.

Je grogne intérieurement. Pas de pizza. C'est l'heure de recommencer à faire semblant – même si Lo aime jouer la comédie quand nous sommes seuls, juste pour m'emmerder.

– Faites-la monter.

Lo passe en mode bip-bip et s'agite dans la cuisine, rangeant les bouteilles d'alcool dans des placards qu'il ferme à clé, versant son breuvage dans un verre bleu teinté. J'appuie sur la télécommande et un film d'action apparaît à l'écran. Lo se laisse tomber sur le canapé gris et pose ses pieds sur la table basse, comme si nous avions passé ces trente dernières minutes plongés dans le film.

Il se tapote les cuisses.

– Viens ici.

L'espièglerie luit dans ses yeux ambrés.

– Je ne suis pas habillée, je rétorque.

Ça pulse déjà trop fort entre mes jambes pour que je me retrouve si près de lui. Cette simple pensée électrise mes nerfs.

– Tu portes une robe de chambre, contre Lo. Je t'ai vue toute nue des millions de fois.

– Quand on était gamins, je réplique.

– Et je suis sûr que tes seins n'ont pas grossi depuis.

Je reste bouche bée.

– Oh, tu es...

J'attrape un coussin sur un fauteuil et l'attaque. Je lui donne deux bons coups avant qu'il passe ses bras autour de ma taille pour me tirer sur ses genoux.

– Lo, j'avertis.

Comme il a passé la *journee* à me taquiner, c'est plus difficile de lui résister.

Il me fixe avec intensité ; sa main glisse au-dessus de mon genou, fait remonter ma robe de chambre, vient se poser à l'intérieur de ma cuisse. Il s'arrête là, il ne va pas plus loin. *Putain*. Je tremble sous sa main, j'ai besoin qu'il aille plus loin. Sans réfléchir, je pose ma main sur la sienne et rapproche ses doigts du point palpitant. Je les insère en moi. Il se raidit.

*Putain de...* Mes orteils s'enroulent, je pose mon front sur son épaule. Je tiens sa main dans un étau de fer, ne le laissant rien faire

sans ma permission. Juste avant que je me mette à faire aller ses doigts en moi, on frappe à la porte.

Je reviens à moi dans un sursaut. Qu'est-ce que je fous ? ! Incapable de regarder Lo, je le laisse récupérer sa main et me carapate à l'autre bout du canapé.

Lo hésite.

– Lil ?

– N'en parlons pas, je dis, mortifiée.

Rose frappe plus fort.

Je me lève pour aller ouvrir, encore plus tendue qu'avant.

J'entends les pas de Lo derrière moi, puis le grincement du robinet qu'il ouvre. Je me retourne et le vois se rincer les doigts avec du savon.

Je suis une idiote. Je tourne la poignée en prenant une profonde inspiration, m'efforçant d'évacuer de mon cerveau ce mauvais combo : sexe et Loren Hale. L'avoir pour colocataire, c'est comme agiter un pochon de coke devant un camé. Ce serait plus facile si je cédaï, mais je ne veux pas transformer notre relation en plan cul. Il représente plus pour moi que tous les mecs avec qui je couche.

La porte s'ouvre pour dévoiler Rose : deux ans de plus, cinq centimètres de plus, et dix fois plus jolie. Elle entre avec grâce, son sac Chanel pendant à son bras telle une arme. Rose fait peur aux enfants, aux animaux, et même aux hommes avec ses yeux noirs et ses regards assassins. Si quelqu'un pouvait découvrir notre duperie, ce serait ma despote de sœur.

Dans l'immédiat, le simple fait de croiser le regard de Lo me fait pâlir, alors faire semblant d'être en couple avec lui... Je ne demande pas à Rose pourquoi elle débarque à l'improviste. Elle est comme ça. À croire qu'elle a tous les droits partout où elle va. Surtout chez moi.

– Pourquoi tu ne réponds pas à mes appels ?

Sa voix est glaciale. Elle repousse ses grosses lunettes de soleil rondes sur sa tête.

– Euh...

Je fouille dans la panière de clés posée sur une table ronde de l'entrée. Elle contient généralement mon téléphone fuyard qui saute sur chaque occasion d'abandonner le navire que je suis, et le fait que je n'aie jamais de sac à main n'aide pas – une tare que Rose adore me rappeler. Il faut dire que je n'ai aucune utilité d'un objet que je perdrais dans l'appartement ou la chambre universitaire d'un mec. Il pourrait trouver un moyen de me le rendre, et je serais obligée d'interagir avec lui une deuxième fois.

Rose renifle.

– Tu l'as perdu ? *Encore ?*

Je renonce aux recherches, ne trouvant là que quelques billets, des épingles à cheveux et des clés de voiture.

– Apparemment. Désolée.

Rose dirige son regard de rapace sur Lo, qui s'essuie les mains sur un torchon qu'il jette sur le comptoir.

– Et toi ? Toi aussi tu as perdu ton téléphone ?

– Non. C'est juste que je n'aime pas te parler.

Aïe. Je grimace. Rose se mord les joues, qui s'empourprent. Ses talons claquent sur le parquet quand elle fond sur lui dans la cuisine.

Les doigts de Lo se resserrent autour du verre bleu masquant sa boisson alcoolisée.

– Je suis une *invitée* dans ton appartement, dit sèchement Rose. Tu dois me traiter avec respect, Loren.

– Le respect, ça se mérite. La prochaine fois, tu devrais appeler avant de te pointer, ou peut-être que tu pourrais commencer par *salut Lo, salut Lily, vous avez passé une bonne journée*, au lieu de balancer tes exigences comme une garce.

Rose tourne vivement la tête vers moi.

– Tu vas le laisser me parler comme ça ?

J'ouvre la bouche, mais mes mots se perdent dans l'incertitude. Rose et Lo se chamaillent tout le temps, c'est pénible, et je ne

sais jamais lequel des deux soutenir : ma sœur, parfois si méchante qu'elle déverse sa haine jusqu'à toucher sa cible, même sur moi ; ou Lo, mon meilleur ami et *prétendu* petit ami, seule constante dans ma vie.

– Super mature, dit Lo avec dégoût, de demander à Lily de choisir son camp comme si c'était un chien qui doit choisir son maître préféré.

Les narines de Rose se dilatent en signe de protestation, mais ses yeux de chat vert-jaune tentent de s'adoucir.

– Je suis désolée, me dit-elle sur un ton étonnamment confus. C'est juste que je m'inquiète pour toi, parfois. On s'inquiète tous pour toi.

Les Calloway ne comprennent pas le mot *seul*, ni qu'on puisse vouloir de l'intimité vis-à-vis de sa famille. Au lieu d'être des parents riches négligents, les miens se trouvent être envahissants. On avait une nounou, petites, mais ça n'a pas empêché ma mère de s'immerger dans tous les aspects de nos vies – trop impliquée parfois, mais aussi incroyablement dévouée et aimante. J'adorerais ma famille et leur côté pot de colle si je n'étais pas si honteuse de mes activités journalières (et nocturnes).

Certaines choses doivent rester secrètes.

– Eh bien, tu vois. Je vais bien, je dis, refusant toujours de regarder Lo.

Il y a deux minutes, j'étais prête à lui faire tout et n'importe quoi. Ce désir d'être satisfaite ne s'est pas amoindri – seule ma stupidité de le faire avec lui.

Les yeux de Rose deviennent deux fentes, elle m'observe longuement. Je resserre ma robe de chambre, me demandant si elle peut voir d'un simple coup d'œil ce que je ressens physiquement. Vous pouvez être sûrs que Lo en est capable, lui.

Après un court instant, elle range ses griffes.

– Je ne suis pas venue pour me battre.

*C'est ça...*

– Comme tu le sais, demain, c’est dimanche, et Daisy sera là pour le déjeuner. Tu as *affirmé* avoir loupé les derniers à cause des exams, mais cela ferait très plaisir à notre sœur que tu prennes quelques heures pour son retour à la maison.

La culpabilité crispe mon ventre vide.

– Ouais, bien sûr, mais je crois que Lo a déjà quelque chose de prévu, je ne suis pas sûr qu’il puisse venir.

Si je peux au moins le tirer d’affaire...

Rose fait une moue de dégoût et redirige son agacement sur Lo.

– Qu’y a-t-il de plus important qu’accompagner ta petite amie à une réunion de famille ?

*Tout*, je l’imagine dire. Sa mâchoire se crispe comme il réprime une réplique bien sentie. Il doit mourir d’envie de faire remarquer que c’est un événement qui a lieu *tous* les dimanches, que Daisy soit là ou non.

– J’ai une session de racketball avec un ami, ment-il avec aisance. Je peux annuler si Greg et Samantha y tiennent à ce point.

Lo sait que si Rose fait tout un foin du déjeuner, mes parents auront de la fumée qui leur sortira des oreilles si je me pointe sans lui. Ils en tireront des conclusions déraisonnables – qu’il me trompe, ou qu’il a repris son train de vie passé de fête excessive. C’est le cas (peut-être encore plus qu’avant), mais il vaut mieux qu’ils ne le sachent pas.

– C’est très important pour eux, reprend Rose, comme si elle avait le pouvoir de parler au nom des autres. Je vous vois tous les deux demain.

Elle s’arrête à la porte et jauge le jean et le tee-shirt noir tout simple de Lo.

– Et Loren, efforce-toi de porter une tenue appropriée.

Elle sort, ses talons résonnant au loin.

Je pousse un long soupir et réoriente mes pensées. L’envie de terminer ce que j’ai commencé avec Lo me ronge, et je sais qu’il ne vaut mieux pas.

– Lily...

– Je vais dans ma chambre. N'entre pas, j'ordonne.

J'ai téléchargé une nouvelle vidéo hier, intitulée *Maître de toi*. Je comptais la regarder plus tard, mais je vais devoir chambouler mon planning.

– Et quand la pizza sera là ? demande-t-il, me bloquant l'entrée du couloir.

– Je ne serai pas longue.

J'essaie de passer, mais il tend la main contre le mur. Son biceps se contracte, et je fais un grand pas en arrière. *Non, non, non*.

– Tu es excitée, dit-il, ses yeux plantés dans les miens.

– Et si tu ne m'avais pas taquinée, je ne serais pas dans cette situation, je dis, dans tous mes états. Si je ne fais rien, je vais passer l'après-midi à écumer la ville à la recherche d'un gars partant pour un petit coup vite fait en plein après-midi. Merci bien.

Lo grimace et laisse retomber ses mains le long de son corps.

– Et moi, je suis coincé à devoir aller à ton repas de famille, donc j'imagine qu'on est quitte.

Il pivote pour me laisser passer.

– N'entre pas, je le préviens en faisant les gros yeux.

J'ai peur de ce que je lui ferais, sinon.

– Je n'entre jamais, me rappelle-t-il.

Sur ce, il se dirige vers la cuisine en agitant la main, finissant son verre de whisky.

Après m'être soignée à renfort de stars du porno et vibro haut de gamme et avoir pris une deuxième douche, j'enfile des vrais vêtements – un jean et un haut bordeaux.

Lo est assis dans le salon, à manger la pizza en zappant, un autre verre de whisky en équilibre sur sa jambe.

– Je suis désolée, je débite à toute vitesse.

Ses yeux se posent brièvement sur moi avant de revenir à la télé.

– Pour quoi ?

*Pour avoir mis tes doigts en moi.*

– Pour t’avoir embarqué dans le déjeuner du dimanche.

Je m’assieds dans le fauteuil rouge en face du canapé, un peu fébrile. Il m’observe comme il le fait toujours, jaugeant mon état actuel. Il avale sa bouchée de pizza.

– Franchement, ça ne me dérange pas d’y aller.

Il s’essuie les doigts sur une serviette et prend son verre.

– Mieux vaut voir ton père que le mien.

Je hoche la tête. Tellement vrai.

– Alors... tout va bien entre nous ?

– Est-ce que *toi*, ça va ? demande-t-il en haussant les sourcils.

– Mmm-hmm, je marmonne.

J’attrape une part de pizza en évitant son regard avant de me blottir de nouveau en sécurité dans mon fauteuil. Distance de sécurité, *check*.

– Je prends ça pour un *tout petit* oui, puisque tu n’es même pas capable de me regarder.

– Ce n’est pas toi, c’est moi, je dis la bouche pleine, léchant de la sauce sur mon doigt.

– Encore une fois, pile ce que tout mec rêve d’entendre. (Je sens son regard sur moi.) Je ne suis même pas en train de te faire du rentre-dedans.

– Commence pas, je préviens en levant un doigt en l’air. Je te jure, Lo.

– D’accord, d’accord. (Il soupire.) Tu vas au Blue Room ce soir, n’est-ce pas ?

Je recule la tête, surprise.

– Comment tu le sais ?

Il me regarde, l’air de dire *sérieux*.

– Il est rare que tu ailles à la même boîte plus de trois ou quatre fois. À un moment donné, j’ai cru que tu allais devoir déménager dans la ville voisine pour trouver un endroit où... (Il marque une pause, cherche le bon mot.) Baiser.

Il m'adresse ce sourire amer.

J'arrache un bout de la pepperoni au fromage.

– Très drôle. Tu as besoin d'une Sam ce soir ? Je peux te déposer quelque part avant de partir.

Je n'ai aucun problème à faire une croix sur la bière et l'alcool fort.

– Non, je viens avec toi.

Je masque ma surprise. Il ne se risque à sortir avec moi qu'en de rares occasions, trop variables pour que j'y décèle une logique.

– Tu veux aller au Blue Room ? Tu sais que c'est une boîte et pas un bar caché enfumé ?

Il m'adresse un autre regard noir.

– J'en suis bien conscient. (Il fait tourner les glaçons dans son verre, les yeux rivés dessus.) Et puis, comme ça, on ne restera pas trop tard, au risque de louper le déjeuner de demain.

Il n'a pas tort.

– Ça ne te dérangera pas si je...

Je ne suis même pas capable d'aller au bout de ma pensée.

– Si tu m'abandonnes pour aller te taper un mec ? dit-il, posant ses pieds sur la table basse à côté de la pizza.

J'ouvre la bouche, mais perds de nouveau le fil de mes pensées.

– Non, Lil, fait-il. Je ne t'empêcherai pas de faire ce que tu veux.

Parfois, je m'interroge sur ce qu'il veut, lui. Peut-être veut-il être avec moi. Ou peut-être fait-il tout le temps semblant.

## Chapitre 3



**J**e me souviens du moment où j'ai compris que je n'étais pas comme les autres enfants. Et cela n'avait rien à voir avec les garçons ou mes fantasmes sexuels, et tout à voir avec ma famille. J'étais assise au fond de la classe pendant un cours d'anglais au collège, à tirer sur ma chemise à carreaux imposée à tous les élèves de l'établissement privé. Quand le professeur est parti, quelques garçons ont rapproché leur bureau du mien, et avant que je puisse trouver une raison à leur proximité, ils ont sorti des canettes de soda. Du Fizz Light. Du Fizz Zéro. Du Fizz Rouge. Du Fizz normal.

Ils les ont vidées puis les ont laissées éparpillées sur mon bureau. Le dernier garçon a ouvert sa canette et plongé un doigt dedans.

– Tiens, je t'ai mis un doigt.

Les garçons ont ricané et ma peau a pris la même teinte que le Fizz Rouge qui formait un cercle de la même couleur sur mon cahier.

Avec le recul, j'aurais dû les remercier d'avoir acheté tous ces produits Fizzle. Chaque soda acheté au distributeur me remplirait les poches d'une manière ou d'une autre. C'étaient certainement